

Enfer et paradis

Fous de « la Divine »

Dans un livre d'entretiens, Philippe Sollers commente le chef-d'œuvre de Dante, tandis que l'écrivain Roberto Gac, lui, le pastiche avec brio

Philippe Sollers, c'est la carte Michelin appliquée à la littérature. « Dante, 8 kilomètres », semble-t-il annoncer au seuil de son nouvel ouvrage, un livre d'entretiens qu'il vient d'accorder à Benoît Chantre et où l'auteur de « Paradis » décortique, pour mieux les faire comprendre, les « chants triomphants » de « la Divine Comédie ». Seulement tous les chemins, plutôt qu'à Rome, mènent à Sollers : et le lecteur, en progressant dans son livre, ne voit toujours pas Dante venir, mais se découper à l'horizon le clocher du prochain bourg : « Sollers, 2 ».

On sait que « la Divine Comédie », que Charles Péguy, auteur également de quelques mémorables hosties poétiques, tenait pour « l'œuvre la plus considérable qui ait été produite en catholicité depuis le XIV^e siècle », et que Sollers définit comme le « diamant de l'art catholique », est cette obscure forêt, chère à Dante, où les plus éclairés se sont un jour égarés. Comme Virgile naguère, Philippe Sollers joue donc les cicérones, d'autant mieux à son affaire dans les domaines théologiques qu'il a, sous la forme de la revue qu'il dirige, l'infini sous sa responsabilité.

Brillant comme à son habitude, Sollers, sur Dante, n'en est pas moins très *people*. Il critique d'Ormesson et Sartre (« Sartre n'entend rien à la poésie, c'est comme ça ») ; encense le pape, auquel il remet, ces jours derniers, son ouvrage dédié (voir photo) ; évoque ses week-ends à l'île de Ré ; relate un dîner avec la « petite-petite-petite-petite-petite-fille de Dante » (la fille de Georges Bataille), préférant cependant le tête-à-tête – le bouche-à-bouche ? – avec lui-

même : « Quand on entend dire que nous avons pratiqué un terrorisme littéraire, on devrait voir là l'apport massif qui a été le nôtre au milieu de l'ignorance confondante de notre temps. »

Et Dante ? On l'oublierait, celui-là, si Sollers ne donnait, ici et là, de nouvelles clés pour ouvrir, à deux battants, les portes de sa « Comédie ». Cette idée, d'abord, que le XX^e siècle, tout à ses malheurs, n'aurait su lire que « l'Enfer », ignorant « le grand amour et la vive espérance »,

deux, à trois, à plus si possibilité, et tombe amoureux de la « fille du big boss », une « splendide blonde aux yeux verts originaire de New York » qui sera sa nouvelle Béatrice et dont il peint la beauté dans un étonnant délire érotico-médiéval : « Elle, allongée sur le lit, son bulldog à ses côtés, étalée sur les coussins, splendidement nue, croisant les jambes, (...) ouvrant ses cuisses et me montrant son précieux conihue doré. » Chez les bienheureux du monde, il se plaint cependant

de ne pas trouver corps à son sexe : « Au Paradis céleste, (...) non seulement personne ne vous offre la moindre flûte de champagne, le moindre petit four, mais on ne baise absolument pas. »

Roberto Gac, on le voit, barbouille l'image d'Epinal, et retourne, après Baudelaire, le sablier d'une œuvre où enfer et paradis se retrouvent cul par-dessus tête. Dans cette nouvelle « Divine Comédie », le héros, qui se prend pour Dante, est soigné par Virgilio Pazzi. Le purgatoire ? C'est sa thérapie. Jouant des langues et des styles, Gac excelle dans la description des enfers modernes, ces couloirs encombrés de

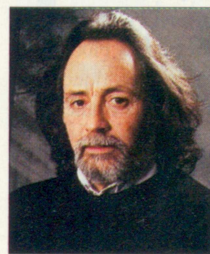


Philippe Sollers offrant son livre dédié à Jean-Paul II

Né en 1936, **Philippe Sollers** fonde, en 1960, la revue « Tel quel ». Auteur, entre autres, de « Femmes », « Portrait du joueur », « le Cœur absolu », il dirige la revue « l'Infini », et il est membre du comité de lecture des Editions Gallimard.

les flots de joie qui coulent de son four à béatitude tournante, son extraordinaire « Paradis ». Cette thèse, également, que le lecteur moderne aurait tiré un trait sur le plaisir, dont Sollers rappelle que Dante en inventa la poignante nouveauté, citant ce vers, qui donna de l'urticaire aux exégètes et où Dante écrit que Dieu, séduit par Béatrice, « semblait jouir sur son visage ».

N'est-ce pas un Dante lubrique que peint justement, dans son nouveau roman, l'écrivain d'origine chilienne Roberto Gac ? « La Guérison », c'est Dante Alighieri raconté par lui-même, tel que de nos jours il revient à la vie, sous les traits d'un médecin indien exerçant ses talents dans les forêts australes du Chili. Il pratique l'amour à



Né au Chili en 1941, **Roberto Gac** a suivi une formation de psychiatre, pour abandonner, en 1968, la pratique de la médecine. Auteur de « Portrait d'un psychiatre incinéré », il vit en France depuis plus de vingt ans.

psychotiques d'un hôpital psychiatrique, comme dans celle du Paraiso-Hilton, un hôtel neuf étoiles où Dante ne sait plus à quelle starlette se vouer. Dommage que la lecture de la seconde moitié de son livre, où il raconte la vie ancienne du maître, n'ait, comme celle de l'œuvre originale, « rien d'une tarte à la crème ». La « pizza linguistique » de Roberto Gac imprimera du moins, dans l'esprit, des traces que le tiramisu conceptuel de Philippe Sollers laissera, lui, sur l'estomac.

DIDIER JACOB

« La Divine Comédie », par Philippe Sollers, entretiens avec Benoît Chantre, Desclée de Brouwer, 464 p., 140 F. « La Guérison », par Roberto Gac, La Différence, 320 p. et 112 p., les 2 volumes, 149 F.